

Stories on research, research on stories

Authors: *, Sandrine Petit*, Catherine Mougenot**, Philippe Fleury***

*INRA, UR 718
LISTO
26 bd Dr-Petitjean
BP 87 999
21079 DIJON Cedex, France
Tel. +33 (0)3 80 77 26 68
Fax +33 (0)3 80 77 25 74
Sandrine.Petit@enesad.inra.fr

**SEED / Département Sciences et gestion de l'environnement
Université de Liège
Batiment BE
Avenue de Longwy, 185
6700 Arlon, Belgique
Tel. +32 63 230 866
Fax +32 63 230 818
cmougenot@ulq.ac.be

***ISARA-Lyon et GIS Alpes Jura
Agrapole
Département SSG (Sciences Sociales et Gestion)
Laboratoire d'Etudes Rurales
23 rue Jean-Baldassini
69364 Lyon Cedex 07, France
Tel. +33 (0)4 27 85 85 58
Fax +33 (0)4 27 85 85 86
philippe.fleury@isara.fr

Résumé

Cet article met en scène un groupe de chercheurs engagés dans des projets de Participatory Action Research sur la biodiversité et s'étant volontairement investis dans une expérience de « Storytelling ». Leurs récits ont permis de dresser le profil de ces nouveaux collectifs qui associent différents partenaires, chercheurs et gestionnaires, dans des situations de recherche finalisée. Ce sont des organisations floues qui délimitent un espace de débat et d'articulation des connaissances scientifiques aux savoirs de l'action, des connaissances qui sont ensuite traduites dans des outils diffusés hors du périmètre du collectif.

Mais la particularité de ce travail est que le portrait de ces collectifs apparaît indissociable de la méthode qui a permis de les peindre. Les récits tranchent avec les modes d'expression habituelle de la communauté scientifique. Ce sont des formes souples et nomades de mises en ordre d'un monde en train de se faire et leurs « compétences » doivent être mises en évidence comme un résultat à part entière. De fait, il y a selon nous, une homologie entre les collectifs de recherche-action qui sont décrits et les récits qui ont été produits. Et au terme de cette expérience, récits et collectifs nous apparaissent à travers une image métaphorique, comme des archipels de relations et de sens.

1. Introduction

Raconter des histoires. Cela peut être un métier, où les conteurs excellent, un mode d'éveil des enfants, mais certainement pas une affaire de chercheurs ! C'est pourtant une telle

proposition qu'une sociologue fait un jour à des collègues travaillant régulièrement avec des conseillers agricoles et des gestionnaires de l'environnement. Le plus surprenant est qu'ils l'acceptent. Ils voient cette proposition comme une possibilité de comprendre l'utilité de leurs travaux et le sens de leurs engagements dans leurs recherches. La parole ne se livre pas facilement, mais progressivement ils s'habituent et racontent ce qui arrive dans leurs projets. D'allure anodine ou divertissante, raconter des histoires est ainsi devenu une façon de produire des données de sciences sociales. Et c'est de cette expérience dont nous rendons compte ici.

Dans ce travail, nous stylisons le profil des collectifs chercheurs - acteurs réunis autour des projets de gestion de la biodiversité agricole. Dans un sens habituel, le terme de collectif désigne un groupe de personnes en interaction. Nous emploierons le terme dans le sens Latourien, insistant sur la composition hétérogène du collectif. Pour traiter des questions de biodiversité, se constituent des réseaux socio-techniques de personnes appartenant à des institutions diverses de la recherche, des sphères techniques et politiques. S'opposant à une séparation de la nature et de la société (les « deux maisons »), une autre caractéristique du collectif au sens de Latour (2004) est d'associer des humains et des non-humains. Nous verrons comment les objets de nature, les connaissances et les outils produits jouent un rôle actif dans la constitution des collectifs. Un des traits principaux est que ces collectifs délimitent un espace de débat et d'articulation des connaissances scientifiques aux savoirs de l'action alors qu'ils opèrent dans un monde ouvert et inachevé qui rend difficile l'identification des lieux où l'on invente. Les connaissances produites sont ensuite traduites dans des outils diffusés hors du périmètre du collectif. Et ceci s'exprime dans une tension interne - externe, dans la construction d'une « clôture ». Car en même temps, que s'opère l'« autonomisation » du collectif, il faut gérer les relations avec l'extérieur, il faut se projeter dans une action efficace, bref, reconstruire le monde, ne fut-ce que de façon provisoire.

Mais notre analyse a en outre ceci de particulier qu'elle s'est construite sur une expérience de récits en groupe. Alors que le storytelling est souvent critiqué comme un piège, nous y avons vu une manière créative d'explorer les relations et le sens construits par les collectifs de recherche-action. Quelles sont les compétences des récits qui ont été énoncés ? La réponse à cette question nous a conduit à une surprise : les collectifs décrits, nos résultats, et les récits produits, notre méthode, ont un air de famille. Ils identifient des relations imprévues et sont une recherche de sens. Ce que nous avons finalement cherché à illustrer à travers de l'utilisation d'une métaphore, celle de l'archipel. Les collectifs que les récits décrivent sont des « îlots » à la croisée de relations diverses entre des individus et des organisations et les significations que chacun leur accorde ne sont pas données d'avance. Mais quand le narrateur « crée » une histoire, à son tour il révèle des relations et construit de la cohérence, pour lui-même autant que pour ceux qui l'écoutent.

2. La recherche participative. The participatory action research (PAR)

Les situations de recherche action impliquée deviennent de plus en plus courantes, notamment quand il s'agit de traiter de problèmes de gestion de l'environnement qui appellent des solutions urgentes. Ainsi, la notion de « forum hybride » émergente il y a près de 15 ans (Callon and Rip, 1992) est aujourd'hui expérimentée dans des situations que l'on ne peut plus véritablement considérer comme marginales. Et les relations des chercheurs à leur terrain sont devenues multiples. Parmi elles, the Participatory Action Research peut se caractériser par la définition d'un « problème », qui associe autour de sa résolution des acteurs divers, chacun devant accepter des déplacements dans ses façons de penser et de faire. Cette posture de travail désigne elle-même une grande diversité d'approches et de disciplines (Charles and Ward, 2007) ; (Monceau, 2005). Un point commun les rapproche pourtant : les chercheurs qui s'y engagent le font souvent au péril de leur carrière (Hubert, 2002). Car souvent, leurs collègues jugent cette pratique ambivalente et contestable. Ils les

critiquent, soit sur leur posture théorique soit encore sur leur capacité à influencer réellement l'action ou les politiques (Bennet, 1996).

De fait, certains chercheurs qui revendiquent un engagement social dans leur travail sont généralement mal à l'aise (Hemment, 2007). Pour eux, s'engager dans des recherches « appliquées » nécessite de préciser la position sociale qu'ils occupent vis-à-vis de la communauté avec laquelle ils travaillent, d'exposer leur point de vue éthique et leurs responsabilités (Bennett, 1996). Certains courants de recherche influencés par le marxisme, le féminisme ou le post-colonialisme ont clairement affiché leur volonté de participer à des changements sociaux. Pour les chercheurs qui s'en sont revendiqué, ne pas s'engager revient à ignorer l'importance de ces questions (Hemment, 2007), voire à renoncer à des tentatives d'émancipation et de justice sociale (Lamphere, 2004). Du rôle d'expert, le chercheur passe alors à celui de partenaire sur le terrain. Il fait partie de la communauté (Austin, 2004), devient a « equal participant », tout en cherchant à accroître les compétences et les moyens d'action de ceux avec qui il intervient (Lamphere, 2004). Les participants ne sont plus « objets » de la recherche mais bien des « sujets » en tant que tels. Ainsi la PAR est non seulement une méthode de recherche, mais aussi une méthode du changement social, un style et une philosophie (Hemment, 2007).

Cette immersion dans l'action pose aussi la question de savoir de quoi sont faites les relations vécues dans les groupes. Elle est une découverte des uns et des autres, du « pourquoi on est là ? », des intentions de chacun. Et elle oblige le chercheur à penser les différentes formes de pouvoir qui se construisent autour de lui (Lamphere, 2004). Et elles déterminent aussi les conditions de production des savoirs. Des conditions qui restent toujours contingentes, alors que les résultats produits peuvent ensuite être diffusés à une plus large audience, devenir publics et aider à l'élaboration de nouvelles politiques (Lamphere, 2004).

Suivre les chercheurs qui pratiquent la recherche appliquée peut aussi consister à adopter les points de vue mis en lumière par la sociologie et l'anthropologie des sciences (Callon, Lascoumes and Barthe, 2001) (Latour 1995) (Latour and Woolgar, 1979). Celles-ci ont montré que même les recherches les plus classiques ne sont pas cantonnées au laboratoire ou isolées du monde. Leurs travaux sont liés à des préoccupations sociales et politiques qui sont convoquées par les chercheurs pour constituer des alliances stratégiques avec l'Etat, avec des entreprises ou des groupes divers, afin de leur apporter légitimité et finances. La sociologie et l'anthropologie des sciences dévoilent la « science telle qu'elle se fait ». Elles éclairent la manière dont les demandes pratiques ou politiques sont transformées par des opérations de traduction en questions scientifiques. Celles-ci réduisent la réalité, le macrocosme, au microcosme du laboratoire. Le chemin inverse est ensuite parcouru quand il s'agit de sortir les résultats du laboratoire et de les diffuser largement. Reconnaître que la recherche n'est pas « hors de monde » revient aussi à considérer que les savoirs sont distribués entre les chercheurs mais aussi d'autres partenaires. Et que leur association alimente fréquemment ce que ces auteurs ont appelé les controverses « socio-techniques ».

La demande sociale s'exprime de façon pressante pour que les chercheurs contribuent à la résolution des problèmes agricoles et environnementaux qui appellent des solutions urgentes. Ceux-ci ne peuvent pas être traités par une activité de recherche « hors du monde ». Leur complexité requiert de relier des connaissances qui ne sont plus apportées par les seuls chercheurs. The Participatory Action Research semblait auparavant être promue par des chercheurs qui en faisaient le choix politique ou personnel. Mais aujourd'hui, bon nombre d'entre eux sont régulièrement encouragés à s'impliquer dans des situations de « gestion », en particulier dans celle des ressources naturelles. La multiplication et la banalisation de ces situations de Participatory Action Research conduit souvent à en codifier les procédures et les méthodes. Mais il serait illusoire de détacher les nouvelles procédures mises en place des hiérarchies sociales et symboliques existant entre les chercheurs et les

non-chercheurs, dans lesquelles les relations entre eux doivent être pensées et négociées (Lyon et al., 2010). Ainsi, à côté cette dimension procédurale, nous avons choisi une perspective plus réflexive. Car la trame de fond de notre article concerne bien les engagements de ces chercheurs travaillant aux côtés de techniciens du conseil agricole et des gestionnaires de l'environnement qui tentent de préserver la biodiversité.

3. Un matériel et une méthode réflexifs

Les chercheurs dont il question dans ce texte participent à des projets conduits dans le cadre du Groupement d'Intérêt Scientifique (GIS) des Alpes du Nord, un dispositif pérenne de Participatory Action Research. Le GIS associe des organisations de recherche (Inra, CEMAGREF...), mais aussi de développement agricole (Chambres d'Agriculture) et de développement local (Conseils généraux). A l'origine, le GIS des Alpes du Nord réalise des études prioritairement centrée sur la fonction de production de l'agriculture. Les projets sont conduits dans des petits groupes de travail associant des acteurs divers : représentants des intérêts agricoles, techniciens de coopératives intervenant auprès des producteurs, représentants des filières de fromages, ou directement des agriculteurs. A partir de 1995, les travaux concernent également l'environnement, la qualité des produits et le développement territorial. Et de nouveaux acteurs, agents de parcs naturels régionaux, de parcs nationaux et des membres d'associations de protection de la nature deviennent les partenaires à part entière des nouveaux projets développés.

Les chercheurs du GIS réalisent des études tantôt plus « finalisées » (l'élaboration d'outils d'aide à l'action), tantôt plus « scientifiques » (des réflexions portant sur les enjeux du développement et de la gestion de l'environnement). Ils pratiquent ainsi « en routine » la recherche participative et assument qu'ils ne sont pas « hors » mais « dans » le monde qu'ils étudient (Roybin, Fleury et al. 2001). Ils sont donc toujours à la recherche de nouvelles méthodes pour évaluer leur travail et adopter une posture réflexive. D'eux d'entre eux saisissent la proposition d'une sociologue qu'ils rencontrent dans un programme du Ministère de l'écologie et du développement durable en France et dont la thématique porte sur la DIVERsité biologique, l'Agriculture et l'Action publique (DIVA) (Mougenot, 2011). Celle-ci leur propose de s'engager dans un projet de « storytelling », une expérience quelque peu marginale pour des chercheurs (Mougenot 2011).

Cinq autres collègues acceptent l'aventure et un groupe de huit personnes est constitué : un sociologue, deux géographes, deux agronomes, un écologue, une microbiologiste et la sociologue animatrice de la démarche de storytelling. Précisons que les trois auteurs du présent article font partie du groupe. Lors d'une première rencontre, les participants s'interrogent sur ce que peut signifier de « raconter son histoire ». Ils n'arrivent pas véritablement à imaginer les résultats de ce qu'ils perçoivent plutôt comme une aventure. Et ils pressentent qu'une telle pratique, pourtant tellement naturelle et familière, comporte un certain risque pour des chercheurs. La réunion se conclut néanmoins par la décision d'aller de l'avant. La deuxième étape est une première expérimentation des récits sur le thème des « objets médiateurs » (Vinck 1999) qui sont régulièrement utilisés par les participants avec leurs partenaires non scientifiques. A mi-chemin entre le mode « communication scientifique » et le mode « histoire familière », l'expression hésite et reste quelque peu timide. Lors d'une troisième journée, l'expérience des récits est renouvelée avec cette fois pour thème principal la biodiversité. Un thème assorti de deux questions : « *comment dans nos pratiques de recherche participative traitons-nous ce concept ?* Et, « *en quoi ces situations sont-elles différentes des situations ordinaires de conseil technique, mais aussi des approches exclusivement scientifiques ?* ». Le groupe se dote alors d'une procédure simple : chaque participant, désormais plus à l'aise avec le mode narratif, dispose d'un temps de parole égal pour proposer un récit mettant en scène un projet auquel a il participé avec des partenaires non-scientifiques. Chaque histoire est complétée par les uns ou les

autres et par une discussion. Cette journée a laissé le souvenir d'un moment de grande écoute mutuelle. A son terme, le groupe décide de sélectionner trois récits¹, les plus complets et aussi les plus représentatifs des situations évoquées.

- Le premier récit, énoncé par la microbiologiste, traite de la diversité des microorganismes dans les laits crus. Pour les fromagers, cette diversité est essentielle pour maintenir la typicité des fromages alpins et aussi leur renommée. Confrontés à un appauvrissement des laits, les fromagers impulsent plusieurs recherches pour résoudre ce problème. Le cheminement vers la gestion d'une biodiversité « invisible » n'est pas aisé. Les règlements sanitaires limitent toute action et le poids de nombreuses années de conseil visant à généraliser des pratiques de désinfection reste fort.
- Le second projet, énoncé par la géographe, concerne la mise au point d'un outil de gestion des prairies dans le territoire du Parc naturel régional du Haut-Jura. Il s'agit de proposer des modes de conduite tenant compte de la diversité des milieux biophysiques, mais surtout de permettre de concilier maintien de la biodiversité et besoins de production des agriculteurs. Un équilibre difficile à trouver entre les porte-parole des besoins alimentaires de la vache laitière et ceux de la biodiversité des prairies.
- Enfin, le troisième récit, apporté par un agronome, concerne l'élaboration d'un document sur les prairies et les alpages de montagne (Masson, Fleury et al. 2000). Réalisé avec le Parc national de la Vanoise, il a pour objectif de sensibiliser les agriculteurs à la valeur biologique de leurs prairies. Il s'agit aussi en retour d'expliquer aux environnementalistes que les agriculteurs attachent des valeurs agricoles et culturelles à leurs prairies. Ce projet retrace un exercice d'écriture à deux mains, un moment de rencontre entre ces deux mondes que sont l'agriculture et l'environnement.

Ces trois récits furent entièrement retranscrits et la quatrième étape a consisté à les discuter collectivement. Autre temps fort durant lequel les chercheurs ont retrouvé leur manière habituelle de travailler sauf qu'ici, les collectifs auxquels ils participaient, étaient aussi ceux qu'ils analysaient après les avoir racontés sur le mode familier d'une histoire. Cette manière de procéder « chemin faisant » a donc produit des connaissances nouvelles : les récits et les analyses collectives qui en ont été tirées. Convaincus de leur intérêt, nous (les trois auteurs de ce texte), avons décidé de revenir sur le détail de cette expérience, sur ses résultats et sur sa méthode.

4. Des collectifs de recherche dans un monde fragmenté

Les histoires collectées sont dans un espace mouvant, dans cette « zone liminale » entre recherche et action (Petit et al., 2008). L'analyse collective que nous en avons tirée permet d'en dresser le profil à partir de quatre traits principaux que nous voulons déployer. D'abord, les collectifs opèrent un travail organisationnel, c'est l'obligation de constituer un collectif autonome, dans un environnement, institutionnel et social, complexe et changeant. Ce qui suppose la mise en place d'une « clôture », toujours fragile et porteuse de risque pour les participants. Deuxième caractéristique : dans ces collectifs, les techniciens et les chercheurs adoptent différents rôles qui changent au cours de l'action. Troisièmement, des connaissances au format divers s'y confrontent. Et ceci contribue à donner un contenu particulier à la notion de biodiversité, résultat d'un choix de connaissances scientifiques et de décisions liées à l'action. L'agencement particulier et « situé » des connaissances a un rôle de « liant » entre les participants. Enfin, leur contenu une fois stabilisé, les collectifs

¹ Ils seront spécifiés comme récit 1, récit 2 et récit 3 quand des extraits seront cités. D'autres citations proviennent des discussions qu'ils ont suscitées entre les 8 membres du collectif lors de réunions dont la date est précisée après la citation.

cherchent à traduire ces connaissances dans des outils qu'ils souhaitent plus pérennes qu'eux-mêmes et qu'ils s'emploient à diffuser largement.

4.1. Une clôture fragile et risquée

Les collectifs de travail que les chercheurs évoquent dans leurs récits sont habituellement composés d'une quinzaine de personnes, soit des représentants d'organisations agricoles, de gestionnaires de l'environnement et de chercheurs. Et pour ces différents partenaires, les sujets abordés sont difficilement qualifiables. Pour les techniciens agricoles, ils ne renvoient pas aux conseils techniques qu'ils ont l'habitude de dispenser aux agriculteurs. Et pour les chercheurs, il ne s'agit pas non plus de sujets classiques. Ainsi en est-il de la biodiversité microbienne des fromages crus ou de la biodiversité ordinaire des prairies permanentes. Ces sujets attirent pourtant l'attention de ces collectifs en raison du caractère « alarmant » de la perte de biodiversité ils semblent exiger un basculement dans les idées, un rapprochement conjoint entre la sphère agricole et celle de la protection de la nature :

Finalemment, si, on a besoin de convaincre les habitants de la valeur biologique de leurs prairies, on veut aussi convaincre les acteurs de l'environnement de la valeur agricole de ces prairies. Ça a été le premier « deal » et puis après le deuxième « deal » a été interne au monde agricole. En Savoie, il y a des groupes locaux de développement agricole dans les territoires et la chambre d'agriculture, le siège départemental a une fonction de service et d'appui (récit 3 p.7).

Dans les collectifs, les points de vue qui circulent sont divers et les débats sont souvent vifs, une caractéristique qui renvoie à la mise en tension des idées et des intérêts discordants entre les représentants de l'agriculture et ceux de l'environnement. De plus, les participants introduisent également les débats internes aux mondes auxquels ils appartiennent. Dans le verbatim, les agriculteurs sont opposés à une collaboration avec le Parc national de la Vanoise, alors que leurs représentants des niveaux départementaux et interdépartementaux y sont au contraire favorables. Symétriquement, on découvre aussi des tensions internes au Parc relatives au travail conjoint avec le monde agricole, certains agents du Parc prenant des risques à s'impliquer dans de tels partenariats. Ainsi, la participation au groupe peut représenter pour ses membres des « attachements risqués », la possibilité de se couper de leur institution d'appartenance. Ces collectifs sont donc bien des tentatives de construction d'espaces d'interaction et d'échanges contradictoires, une caractéristique qui est ressentie par les auteurs des récits comme originale ou pionnière :

Les groupes d'agriculteurs en particulier celui de la Maurienne, se sont opposés à ce qu'on travaille avec le Parc de la Vanoise. Et finalement, le comité de direction interdépartemental des Chambres a décidé de passer outre l'avis du groupe local, en disant : 'c'est l'intérêt général que l'agriculture et environnement travaillent ensemble' ». (récit 3 p.7)

Toutes ces histoires montrent la nécessité de « clôturer » des espaces d'échanges, c'est-à-dire de former des collectifs où les « pairs » mais aussi les « clients » de la recherche se mêlent. Une part de ce travail de clôture tient à la délimitation des problèmes qui pourront être débattus, évalués et critiqués. Mais parallèlement aux choix des questions traitées ou écartées, le processus de clôture tient aussi à l'inclusion ou l'exclusion de certains membres. Dans l'exemple retenu, le collectif passe outre le point de vue de l'association de développement agricole local. Dans le cas de la gestion agri-environnementale des prairies, il est rapporté que le spécialiste de la détermination des écosystèmes ne participe pas au groupe et que son intervention est cantonnée à une expertise externe. Et dans le collectif réuni autour du problème de la typicité du lait cru, les producteurs de lait peu favorables à un conseil moins hygiéniste sont aussi exclus de la réflexion. Cette forme de clôture s'avère nécessaire pour rendre le groupe autonome et en assurer la viabilité. « Intéresser et de tenir son monde » (Latour, 1995) suppose un travail de cohésion fondé sur la confiance, un travail

qui reste toujours à faire car lié aux risques que les participants sont capables d'assumer et aux sujets controversés qu'ils abordent. On découvre aussi que les frontières d'une telle clôture ne sont jamais données d'avance. Elles apparaissent au fur et à mesure de la réflexion dans un processus d'autonomisation et de cristallisation qui se construit autour de la cohérence des connaissances prises en compte et autour du sens collectif à donner à l'action. Et l'incertitude de cette clôture est d'autant plus forte que les participants peuvent endosser des rôles multiples qui ne sont pas déterminés à l'avance.

4.2. Des membres à l'identité hybride

La composition des collectifs est hétérogène, nous l'avons dit. Mais plus encore, les récits montrent que les identités qu'assument les participants peuvent être changeantes. Ainsi en est-il du rôle occupé par les techniciens et les conseillers agricoles. Leur intervention est souvent occultée quand il est rendu compte d'une recherche « classique », alors même qu'ils sont indispensables à la production des connaissances.

« Au démarrage, les techniciens de terrain ne voyaient peut-être pas de façon aussi globale la notion de diversité microbiologique des laits. Ils la voyaient plutôt comme une « diversité de germes à abattre ».

Et là, on leur dit, « il y a une diversité de germes à abattre mais il y a aussi des germes à favoriser. ». C'est une idée qu'ils peuvent entendre par amour du produit et parce qu'ils consomment du fromage au lait cru. Mais ils ont besoin aussi de références et de certitudes. Sinon, ils restent quand même sceptiques. La production de références aide.

C'est vrai que à travers, soit leur participation aux mesures, soit leur aide à la construction du dispositif, et le fait qu'on arrive à leur donner des outils concrets ou des preuves concrètes que cette diversité est à encourager, c'est vrai qu'ils sont très preneurs et du coup, ils jouent assez bien le rôle de relais. C'est à dire que de leur position « oui, on y croit, mais on va observer ce que ça donne » donc on soutient et on participe au programme, ils sont ensuite passé assez facilement au rôle de relais, de prescripteur ». (récit 1, p. 2)

Ici, nous découvrons que les fonctions des techniciens sont à la fois cruciales et subtiles. Ils peuvent en effet agir au titre « d'adjuvants » de la recherche, en assurant en partie la collecte des données de terrain et en fournissant une forme d'expertise de par leur connaissance de ce terrain. Mais ils sont aussi des « alliés » des chercheurs lorsqu'ils se font porte-parole du projet de recherche, qu'ils le présentent et le défendent auprès d'agriculteurs comme auprès de leurs collègues. Et ils sont également des « clients » à qui on a promis quelque chose et ne se privent pas de rappeler les intérêts stratégiques des agriculteurs lorsqu'ils considèrent que le projet prend une tournure qui peut leur être défavorable. Par exemple, ils rendent compte du souci des agriculteurs d'obtenir un bon rendement fourrager dans la gestion des prairies alors que celle-ci doit aussi respecter des mesures « agri-environnementales ». Ou, autre exemple, ils rappellent les contraintes sanitaires qui s'imposent dans la production laitière. Mais les techniciens ne sont pas les seuls à endosser des rôles différents, les chercheurs expriment également une identité composite. Ils ne sont pas que des experts, porteurs d'une connaissance neutre. En fonction de leur discipline d'appartenance, ils sont incités à se rapprocher des intérêts soit agricoles soit environnementaux. Et ils sont aussi amenés à représenter les points de vue plus généraux qui circulent dans la société dans son ensemble. Le travail de clôture doit donc assumer l'expression d'identités hybrides et changeantes de ses participants. Mais il doit en outre agencer un corpus de connaissances mobilisées pour traiter les problèmes et trouver des solutions.

4.3. Des connaissances en tension

Dans le travail des collectifs, les connaissances ont un format varié et surtout, elles entrent « en tension ». Une tension qui s'observe entre connaissances scientifiques et empiriques, mais aussi entre ce qui paraît utile dans l'action et ce qui l'est moins :

« Pour faire des fromages au lait cru qui soient typés, on a besoin en amont d'une diversité microbienne. C'est une idée qui est à la fois basée sur de l'empirisme fromager, et qui correspond finalement à une réalité puisqu'elle a été aussi démontrée par la recherche après » (récit 1, p.1).

Les connaissances empiriques prises en compte ne sont donc pas que des compléments du savoir scientifique. Elles peuvent elles aussi soulever de nouvelles questions de recherche. Dans le récit concernant les risques de disparition de la typicité des fromages au lait cru (cf. ci-dessus), l'alerte vient des fromagers et de leur connaissance empirique de la transformation du lait en fromage. Ces connaissances participent du débat, c'est-à-dire qu'elles ont la capacité à entrer en contradiction avec le point de vue scientifique, qui est parfois mis en question ou montré dans ses lacunes. Et les savoirs des agriculteurs sur les relations entre leurs propres pratiques, comme la fertilisation, la végétation des prairies et la valeur de l'herbe pour les animaux et pour la transformation fromagère ont été au cœur des débats. Ils interpellent, enrichissent et parfois même remettent en cause les certitudes scientifiques :

« Et j'avais avancé que les agriculteurs avaient une connaissance de la végétation non pas avec une dénomination exhaustive des espèces, mais ils repèrent particulièrement bien les dynamiques. Et c'est vrai que la position à la fois du contrôle laitier et de la filière comté était que les agriculteurs n'avaient pas cette connaissance là. Ni cette capacité d'observation » (récit 2 p.3).

Les récits montrent que les connaissances sont toutes discutables quelle que soit leur origine. S'élabore ainsi un espace de contradiction remettant en cause les hiérarchies entre chercheurs et professionnels, le collectif arbitre sur les connaissances qui sont finalement retenues, en raison de leur utilité pour l'action et non de leur valeur académique. Car ceci est un leitmotiv prégnant dans nos récits : *« quoiqu'il en soit, il faut trancher ! »* C'est là un curseur particulièrement efficace pour départager ce qui est utile de ce qui peut être laissé dans le flou. Une nécessité qui concerne autant les connaissances à retenir comme fiables, les définitions de catégories pertinentes pour les organiser, que les actions à mettre en oeuvre pour gérer concrètement la biodiversité. La validation des connaissances intervient au cours du travail du collectif et il reste difficile de prévoir quel type de savoir va finalement prévaloir. Dans le récit, portant sur la rédaction d'un document de sensibilisation à la richesse des alpages et prairies des Alpes, les catégories des biogéographes ont été les premières avancées pour présenter l'organisation des espèces animales et végétales. Mais elles sont finalement abandonnées car les savoirs des agriculteurs et des agronomes ne pouvaient y être intégrés. L'histoire montre alors que le collectif opère des choix qui lui paraissent « justes » mais seulement d'une façon locale : ils ne seraient pas forcément validés dans un autre groupe. Ainsi, se révèle la place des décisions dans les contenus des savoirs, un processus qui est souvent minoré ou occulté dans la recherche scientifique au sein de laquelle les décisions rendues visibles sont cantonnées aux orientations stratégiques et non aux contenus mêmes des savoirs (Stengers 1998).

Les collectifs dont nous parlons sont ancrés localement, ils sont « situés ». Leur reconnaissance est d'abord fondée par et sur le crédit accordé à leur travail de terrain. Et si les connaissances qu'ils produisent sont complexes, subtiles ou même qu'elles ont une portée générique, elles peinent souvent à être reconnues au-delà des cercles dans lesquels elles ont été produites. Car les sujets ont souvent un caractère marginal dans les préoccupations des communautés scientifiques. C'est le cas pour la physico-chimie des laits crus moins investiguée que les procédés de séparation des constituants du lait, ou pour les

prairies permanentes qui font l'objet de moins de travaux en agronomie que les prairies temporaires et les grandes cultures. Pour les chercheurs, un travail supplémentaire de reconnaissance dans des publications et des réseaux scientifiques est alors nécessaire. Et il sera d'autant plus difficile que les propositions novatrices des groupes, n'entrent pas dans le champ des questions légitimes de la communauté scientifique (Stengers 1994). En d'autres termes, cette forme d'autonomisation « locale » les place dans une position délicate car ils ne sont pas dispensés d'obtenir une reconnaissance de leurs pairs, non impliqués dans de tels dispositifs participatifs.

4.4. Des outils opérationnels accompagnés d'énoncés négociés

Le partage auprès d'un large public des connaissances et des résultats produits par les collectifs passe enfin par l'élaboration d'outils opérationnels destinés à être utilisés par des techniciens ou des agriculteurs. Ces outils, qu'il s'agisse de documents techniques, de diagnostics, de démarches d'accompagnement, servent à stabiliser et transposer les connaissances retenues au sein des collectifs. Ils doivent élargir le cercle des personnes intéressées au-delà de la durée de vie limitée des projets dans lesquels ils ont été construits. Ainsi, la typologie des prairies, mise au point dès 1985 dans les Alpes du Nord avant d'être réinvestie dans le Jura, est un outil qui a dépassé la durée de vie du collectif qui l'a créé. Il n'en va pas de même de l'ouvrage sur les prairies et les alpages, qui n'a pas réellement servi de référence pour d'autres actions dans les espaces protégés alpins. Et le référentiel de gestion de la flore des laits dont nous parlons est quant à lui, en train d'être testé :

« Les outils ne sont pas nouveaux, par contre l'originalité, enfin, l'une des originalités à faire passer, c'est de se dire, on ne parle plus d'un germe en particulier, mais on parle d'équilibre entre flore, et d'équilibre entre germes. Donc, on essaye de faire passer d'autres notions. Et du coup, on raisonne de façon, quand même relativement différente. (...) Et il, y a un changement de discours et même un changement de vocabulaire. Jusqu'à maintenant, on parlait de lait propre. Et on commence plutôt à parler de lait pauvre ou de lait mort » (récit 1 p.5).

Dans les récits, il est aussi frappant de constater que les auteurs rapportent plusieurs anecdotes portant sur les formulations retenues pour appuyer la diffusion des résultats. Car ces formulations issues de négociations laborieuses doivent pourtant sonner comme des « slogans ». Pour le cas de la plaquette de sensibilisation à la richesse des alpages, l'auteur insiste sur le caractère innovant du chapitre intitulé « *Les agriculteurs aiment la nature* ». Dans l'exemple de construction d'une typologie des prairies, la préservation de la biodiversité est abordée de façon détournée en montrant aux agriculteurs qu'il y a un intérêt agricole à leur gestion environnementale : « *Les prairies extensives ont une place dans les exploitations agricoles* ». Et pour finaliser les négociations autour du lait cru, les expressions rapportées par le récit sont parlantes : « *Le lait propre est du lait mort* » ; il faut passer à un lait « *riche et vivant* ». Ces énoncés vont permettre à la biodiversité, ordinairement conçue comme « naturelle », biologiquement définie, de devenir aussi agricole, au sens productif, économique et social de ce terme (Larrère et Fleury, 2004). Ces énoncés constituent donc une forme de « mise en scène » (Latour 1995), une action qui n'intervient pas seulement en début ou en fin de processus, mais qui est au cœur du travail du groupe. Car l'idée qu'il faudra un jour se confronter avec le reste du monde est toujours présente et contribue elle aussi à formater les résultats qui sont à produire. Elle se mélange en permanence avec des actions qui visent à intéresser, à passer les alliances stratégiques qui donnent au collectif les moyens de travailler ou simplement de légitimer son existence.

Ainsi stylisés, les collectifs mis en scène dans nos récits sont singuliers à divers titres. Ils ont une durée de vie variable et ne se reproduisent jamais à l'identique. Ils donnent plutôt naissance à de nouveaux collectifs, qui vont eux-mêmes se préoccuper de nouveaux sujets et participer à d'autres réseaux. Et ils ne produisent plus véritablement ni du conseil agricole,

ni des procédures de développement, ni de la sensibilisation à la conservation de la nature et pas non plus de la science « normale ». Ils construisent quelque chose qui est un peu tout cela en même temps et auquel ils donnent un sens particulier. A cette intersection, une cohérence nouvelle est donnée aux apprentissages, aux connaissances produites et aux actions décidées collectivement. Mais c'est aussi une mise en relation originale d'acteurs et de réflexions, créant des nœuds de convergence entre recherche, production agricole et préservation de l'environnement.

5. Les ficelles du récit

Notre expérience a été basée sur une démarche inhabituelle pour des chercheurs : l'approche narrative n'a en effet pas sa place dans la pratique de la science moderne, excepté au titre de donnée (Czarniawska-Joerges 1995) (Poletta 2006). Argumenter ou expliquer, ce n'est pas raconter des histoires. Pour un chercheur, la capacité à communiquer son travail est une exigence professionnelle normale, mais qui doit répondre à un format spécifique et ne peut en aucun cas être confondu avec la manière familière de s'exprimer dans la vie quotidienne. C'est pourtant ce qui a fait l'essor du « storytelling » depuis une vingtaine d'années environ. En mobilisant des connaissances souvent implicites, donc peu explorées ou peu partagées, ce courant est apparu comme un vecteur de changement, principalement dans les mondes de la gestion et de la politique. Un succès pourtant marqué par un décalage entre pays anglophones et pays francophones. En France, la littérature managériale consacrée au storytelling est sous développée (Giroux and Marroquin 2005-6). Et son succès n'a pas non plus manqué de susciter une critique majeure. Le storytelling peut être vu comme un piège, une « machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits » ! (Salmon 2007) ;(Poletta,op. cit). Mais les critiques qui lui sont régulièrement adressées sont plutôt inspirées de la puissance et de la simplicité de certains messages politiques, managériaux, publicitaires ou religieux. Ce sont des récits « monologiques » tels que les a mis en évidence Mikhail Bakhtin (Bakhtin 1981) (Gare 2001). Autrement dit, des récits orientés sur un seul but, racontant une épopée dont l'action est toujours héroïque, même si elle peut être contrariée par une série d'obstacles. Pourtant Bakhtin montre aussi que les énoncés « monologiques », qui poursuivent des intentions uniques, basés sur l'autorité, les croyances et les traditions, peuvent cohabiter avec des énoncés « polyphoniques », dévoilant des mondes nomades, se déployant dans une multiplicité d'actions, un fatras de boucles enchevêtrées, dont les règles sont changeantes et l'issue toujours ouverte ². Deux sortes de lignes peuvent donc cohabiter dans les récits : des lignes « dures », centralisatrices, et des lignes « souples », centrifuges (Deleuze and Parnet 1987). Dans l'expérience collective de storytelling analysée, la dimension polyphonique l'a emporté sur des énoncés monologiques, malgré tout présents quand il s'agissait de défendre l'identité du GIS dont les participants sont membres.

C'est pourquoi, il devenu pertinent de nous interroger sur la force narrative (Citton 2010) du récit dans sa dimension dialogique et sur ses compétences autrement dit ces ficelles. Qu'est-ce qui « fait » l'efficacité du récit ? En quoi pouvons-nous prétendre que notre expérience narrative a produit un résultat différent de celui qu'aurait permis une méthodologie classique, une enquête qualitative par exemple ? Voilà les questions qui motivent la partie suivante de notre travail.

5.1. Production de connaissances inédites

² Si le lecteur veut se convaincre de la force de tels récits, qu'il lise *A Nasty Story*, de F. M. Dostoïevski, 1996, Penguin publication

Les récits sont capables de produire des connaissances qui pouvaient être jusque-là non dites et qui vont se générer les unes les autres. A cette première ficelle est sous-jacente l'idée que le récit est endogène, qu'il se découvre « naturellement » dans l'acte de parole et que le narrateur se découvre aussi « naturellement » compétent pour construire son propos. Les histoires peuvent donc se découvrir facilement et sans beaucoup de peine, tout se passant comme si elles se trouvaient disponibles, d'une manière ou d'une autre (Schapp 1992). Situation curieuse où deux « presque rien » sont capables de produire « quelque chose », puisqu'une petite décision de commencer à parler et un petit début de parole font émerger un processus que le narrateur peut ne pas avoir prévu, mais qui se développe par lui-même, en même temps qu'il apporte des ressources pour le poursuivre.

Etre capable de développer un sujet sans en avoir véritablement pris la décision est une expérience très ordinaire, que tout le monde peut vérifier pour son propre compte. En revanche, il s'agit là d'une situation plutôt curieuse pour un chercheur et qui n'a rien de commun avec une communication de type « classique », bâtie sur des critères extérieurs connus et admis par la communauté scientifique. Une expérience à laquelle résistaient certains participants, qui tenaient à préparer quelque chose avant leur intervention dont ils se sont ensuite trouvés les premiers surpris :

« C'est bizarre ce récit, parce que j'avais préparé un truc qui n'avait rien à voir avec ce que j'ai raconté... » a déclaré un participant au terme de son histoire.

5.2. Pointer le bizarre

Le récit est tout sauf une ligne droite (Serres 2004). Il accumule les anecdotes et les coïncidences, il met en scène des événements racontables donc aussi les plus surprenants (Bruner 2005). Pour qu'un récit « tienne », il faut en effet qu'il pointe le bizarre, se focalise sur ce qui n'a pas toujours été, permette les enchaînements et des bifurcations (Becker 1998). Et qu'il se dirige sur les forces autant que sur les faiblesses (Law 1994). Le récit doit constituer une surprise, de préférence aussi pour le narrateur lui-même. Voici-là une deuxième ficelle, apportant une forme particulière de questionnement et d'intelligibilité, comme dans le dialogue suivant :

« Quand j'ai fait ma thèse, il y avait déjà un souci de gestion : Comment sortir de la protection d'une espèce rare, pour gérer l'ordinaire dans sa diversité ? A l'issue de mon travail, j'ai été invité à une réunion et j'y suis venu avec mes résultats, en pensant rendre compte à mon institution, à l'université... Mais le Parc (PNR) avait décidé d'en faire un espace de discussion. Et je me suis retrouvé à cette réunion, il y avait des chasseurs, des forestiers et des agriculteurs : c'est un des pires souvenirs de ma vie, en termes de réunions. Je passais pour un expert, qui avait fait un travail, et en même temps, tout le monde s'appropriait à sa manière le contenu de mes résultats...

C'était une vision d'horreur, alors que moi je pensais qu'il y avait des choses à faire...

- *Une vision d'horreur ?*

- *Oui, moi j'étais arrivé comme un enfant de chœur, avec mes résultats de thèse et ils me sont tous tombés dessus ! »* (réunion Chambéry, 02/03/05).

Ici encore, l'expérience avait de quoi surprendre des chercheurs, quand ils s'attachaient à déployer des événements « racontables » et qu'ils s'appliquaient à mettre en scène toutes les épreuves que traversent leurs projets et leurs institutions, que celles-ci soient des réussites ou des échecs, qu'elles soient sérieuses, dramatiques ou parfois comiques. Surprise donc, puisque raconter la recherche, c'est intégrer des résistances et des défaillances, montrer des discontinuités et pointer ce qui n'est pas forcément déterminé par les politiques scientifiques, leurs programmes, leurs grandes options, leurs hypothèses ou procédures. En s'adonnant à un tel exercice, les chercheurs découvrent que le registre des anecdotes permet lui aussi de « déplier » la complexité (Latour, Maugin et al. 1991).

5.3. Mise en intrigue

Avec la troisième ficelle, nous touchons au cœur du récit, c'est-à-dire à ce que P. Ricoeur a appelé la « mise en intrigue », soit ce « saisir ensemble » ou cet assemblage de composantes hétérogènes, auparavant séparées (Ricoeur 1984; Latour et al 1991). La mise en intrigue, une notion qui remonte à Aristote (Veyne 1978), s'avère d'une fécondité toujours débordante, capable d'intégrer dans une même « aventure » les différentes facettes d'un phénomène, en mélangeant hommes et techniques, monde naturel et physique (Villette 1994). « Par nature », le récit a une qualité holistique (Connely and Clandinin 1990), capable de traverser les clivages et les catégories.

« Je voulais vous parler des typologies de prairies. Ça fait un peu plus d'un an que je suis arrivée au GIS Alpes du nord et... on m'a confié quelque chose que je n'avais pas compris au départ... qui était de faire une typologie de prairies sur le territoire du Haut-Jura (...). Quand j'ai essayé de savoir un peu plus, on m'a dit d'aller voir... le classeur bleu... Et la secrétaire qui s'occupe de la documentation m'a dit : oh ! Ca part comme des petits pains... (i.e. ça se vend très bien). Et tout le monde connaissait ça dans le bureau... C'est pour dire l'importance de ces typologies, et moi qui étais un petit peu démunie par rapport à ça. (...). On m'a raconté l'histoire... C'est un outil qui date à peu près des années 90 et qui correspond à une situation où, dans le conseil technique agricole, on était confronté dans les zones de montagne à des prairies permanentes qui sont diverses. Pour traiter de cette diversité le conseil technique n'avait pas forcément les outils. L'idée de la typologie, c'était de se repérer dans la diversité des prairies et aussi des pratiques et de fournir un conseil adapté aux problèmes que les agriculteurs soulèvent. Un outil qui dans sa forme est facile d'utilisation » (récit 2 p.1)

Dans cet extrait, l'histoire professionnelle de la narratrice est enchâssée, dans celle du conseil agricole : de la gestion technique à la gestion de la nature. Mais c'est aussi le fonctionnement du GIS qui est pointé (ses publications sont des produits qui se vendent) ainsi que celui de l'équipe (« les autres savaient, moi pas, et on m'a raconté l'histoire... »). Raconter la recherche, c'est la montrer en train de se faire, en associant tous les éléments nécessaires à sa conduite, qu'elle qu'en soit la nature, c'est mélanger idées et événements, descriptions, interprétations et justifications, engagements et émotions. Soit autant de dimensions de l'activité scientifique, celles de la décision et de la création, souvent masquées au profit des enchaînements logiques reliant les hypothèses et les résultats, les déterminismes des relations de cause à effet. A travers leurs histoires, les chercheurs montrent que les surprises ne sont pas seulement que dans les découvertes scientifiques, mais aussi - et même surtout ? - dans les contextes qui les ont permis.

5.4. Travail sur le temps et travail du temps

Le récit produit aussi « quelque chose » parce qu'il est un travail sur le temps et qu'il montre le travail du temps. Le récit se nourrit de rythmes, d'accélération, de décrochements, de retournements, de répétitions, de ruptures, etc. (Genette 1972), autant de manipulations ayant pour effet de « donner à voir » (Molino & Lafhail-Molino 2003). En conséquence, un récit ne peut être que enchevêtré et anachronique (Schapp 1992), circulant entre passé, présent et futur (Mermet 2005) et ceci constitue aussi son intérêt, au point d'en faire une ficelle à part entière.

« Ce travail avait déjà été entamé l'année précédente par le GIS. Moi, avec ma formation, quand je suis arrivé, c'était un peu difficile par rapport à ce que je savais faire. Enfin, à partir des lectures scientifiques, c'était un moyen de comprendre les pratiques, mais déjà, la première chose, ça a été pour moi de comprendre que ma propre vision des choses n'était pas plus légitime que celle des autres. Et cette prise de conscience progressive, c'est ça qui a enclenché une question sur les savoirs scientifiques et les savoirs non scientifiques, parce que... »

Ce que je vous dit, c'est un processus. De comprendre que les modèles scientifiques portent en eux un certain type de modèle de développement et ça a permis de comprendre quel rôle on attribue à l'agriculture et quelle fonction on lui donne. Simplement pour montrer que nos conceptions ont évolué...

Enfin, je ne sais pas si je suis bien clair, mais il y a eu un saut ! » (réunion Chambéry, 21/06/2004)

Il y a le temps des projets, le temps de l'évolution des pensées, les continuités et les sauts. Les histoires des chercheurs apparaissent comme des chronologies étranges, faisant fi de la régularité des calendriers. Les éléments réunis dans l'intrigue ont bien une temporalité propre, en revanche leur agencement montre des liens inédits, soit des mondes en constant travail pour se connecter ou au contraire, pour se séparer l'un de l'autre, autrement dit encore, des mondes où « rien n'est égal par ailleurs »...

5.5. Récit socialisé et socialisant

Les récits sont socialisés et socialisant (Lorino 2005), ils supposent une réception créatrice, une audience, une forme d'intéressement. Récits pluriels, qui se confrontent et se mélangent (Kahane 2005/6). Le conteur peut défendre son histoire, la prolonger ou la transformer et susciter des réactions comme : « *Mais tu n'avais jamais dit ça...* ». Chaque expérience devient une façon d'éclairer autrement le travail d'une personne, du groupe ou encore de sa problématique d'ensemble :

« Ce que j'apprends de ton histoire ? C'est que tu dis à plusieurs reprises : il y a des décisions à prendre... Très souvent, quand les scientifiques parlent de leur travail, ils ne parlent pas des décisions qu'ils ont prises. Ils disent plutôt qu'ils sont dans des contraintes, alors qu'en fait, ils prennent tout le temps des décisions, y compris dans les laboratoires ».

Par « socialisant », nous entendons aussi le fait que le récit collectif redistribue les expériences de chacun, qu'il peut être une autre façon de définir les lignes de partage des compétences. Et ceci est particulièrement visible lorsqu'une personne jeune ou récemment arrivée dans un groupe intervient sans avoir elle-même grand-chose à dire. Ses « petites » questions, ses « *Et alors ?* », font rebondir le récit et permettent à chacun d'en apprendre plus. A l'inverse, les participants les plus âgés ne sont pas a priori les plus compétents. Il y a un brouillage dans les positions, une façon de faire qui tranche sur celle en vigueur dans le monde scientifique.

Les récits que nous avons partagés nous ont amenés à construire un dialogue entre des « sujets parlants » mais aussi entre le narrateur et lui-même. Ce que Bakhtine explicite avec le concept de « dialogisme » (Bakhtin 1981) en soulignant que les propositions énoncées par une seule personne peuvent soutenir les deux répliques d'un dialogue possible. Ainsi, nous avons vu les participants narrer une situation et, simultanément, en suggérer une analyse et s'interroger. Et nous avons également observé que l'évocation d'un seul mot ou d'une seule expression pouvait ouvrir une pluralité d'interprétations possibles conduisant à une nouvelle prise de conscience du narrateur et de ses auditeurs.

Mettre en scène des narrateurs - sujets, ouvrir des espaces de rencontres fluides et imprévues, proposer des formes de « mise en ordre » du monde (Law 1994). Une telle approche nous paraît particulièrement apte à montrer les formes d'engagement et les apprentissages des chercheurs dans leurs actions. Et elle est pertinente pour faire écho à leurs interrogations sur la PAR et sur leur rapport aux communautés avec lesquels ils travaillent. Car ces récits que nous avons produits s'éloignent fortement des évidences monolithiques du storytelling. Mais ils se distinguent aussi des « récits de vie » récoltés et analysés par les chercheurs de sciences sociales (Bertaux 1997). Dans notre expérience, il n'y avait pas de volonté « d'objectiver » le passé du narrateur ou de reconstruire des étapes

cohérentes de son histoire dans une perspective temporelle. Il n'y avait pas non plus de séparation entre des éléments descriptifs à vérifier et des éléments explicatifs à valider.

6 Discussion / Conclusion

Le paysage organisationnel de la recherche est aujourd'hui de plus en plus complexe. Les clubs d'experts, les forums hybrides et *think-tank* sont nombreux. Les universités et les instituts publics de recherche se réorganisent et la recherche par projets se généralise. Mais si les institutions de recherche comme les structures de développement perdurent, elles correspondent de moins en moins aux frontières des collectifs de recherche qui, au gré de projets ou de sollicitations d'expertise, mêlent des laboratoires de différentes institutions et associent différents partenaires professionnels. Les centres d'intérêts des chercheurs se trouvent alors hors des frontières institutionnelles dans des projets dans lesquels ils s'engagent pour un, deux ou trois ans. Difficile de savoir encore où se situent les lieux de recherche et de controverse scientifique où l'on invente. Et pour rendre compte de cette situation, nous retenons la notion d'archipel qui a visiblement inspiré des auteurs de disciplines les plus diverses. Nous y trouvons quant à nous une métaphore féconde pour décrire ce paysage dans lequel les chercheurs ont campé leurs histoires, ceci pour trois raisons.

D'abord, l'archipel est cet espace aux bords imprécis, émietté, lieux multiples et de l'inachèvement. C'est un monde fragmenté et contesté, toujours en train de se construire (Law 1994) et cette image décrit bien le paysage organisationnel de la recherche contemporaine. Mais la métaphore ne s'arrête pas là. Pour certains géographes, J. Bonnemaïson par exemple quand il décrit les îles du Vanuatu (Mélanésie), l'archipel est aussi un ensemble de lieux et de routes, avec leurs noeuds de convergence (Guillaud et al. 1998). Et pour nous, les collectifs que nous avons décrits sont des « îlots » à la croisée de relations multiples et diverses, entre des individus et des organisations, entre la recherche et le développement, entre les connaissances et les ressources apportées par chacun. Mais l'image que nous avons choisie nous propose encore un pas supplémentaire : un archipel est un ensemble d'îles et îlots dont l'observateur crée un ensemble cohérent : « *d'une certaine façon, l'observateur crée l'archipel* » (Gondard, 1998). Autrement dit, « *L'archipel n'apparaît qu'au moment de la prise de conscience d'un ensemble, d'une totalité* » (Arrault 2005). La mise en ordre des relations identifiées et la signification que chacun leur accorde construisent la cohérence et finissent par « faire système ». Les collectifs que nous avons décrits sont des archipels de sens. Une représentation qui renvoie aussi à la notion de « *holon* » proposée par Bland et Bell (2007) et inspirée par Koestler, qui suggère des entités d'intention et de sens, imbriquées dans une écologie de contextes mouvants. La nécessité de produire des connaissances utiles et l'impératif de l'action placent les participants dans une situation de prise de risque par rapport aux jugements extérieurs, en particulier par rapport aux priorités de leurs institutions respectives. Il est donc nécessaire de construire une clôture, de limiter les personnes admises dans le débat, de sérier les questions traitées et de se projeter dans une action pensable, bref, de reconstruire le monde, ne fut-ce que de façon provisoire. A la frontière entre science institutionnelle et société, ces collectifs s'attachent à différents « cercles » entre lesquels leurs acteurs naviguent et s'interrogent.

Des archipels... de relations... et de sens... Voilà comment nous voyons les collectifs qui ont été analysés. Mais notre argument va plus loin encore. Car ces relations qui ont été identifiées, et ce sens que l'on a vu se construire reposent sur un travail qui a été exploré de façon singulière à travers notre expérience de récits en groupe. Et nous avons découvert cette homologie surprenante entre nos résultats et notre méthode : ils ont « travaillé » ensemble (Connely and Clandinin, 1990); (Giroux and Marroquin, 2005-6). Et ils ont un « air de famille », une ressemblance qui tient à leur caractère d'objets « échevelés » (Latour 2004). Tout comme les récits se développent en ourdissant une intrigue, les collectifs se forgent en opérant une mise en ordre (Law 1994) à travers la clôture du groupe et à travers

son autonomisation. Si la méthode narrative fait des tours et détours dans les détails improbables et dans les anecdotes, les histoires des collectifs montrent que les résultats produits n'étaient pas forcément ceux qui sont attendus, que la place des connaissances scientifiques a pu être remise en cause et que des objets incongrus pouvaient jouer un rôle important.... Et tandis que les récits se sont élaborés dans le dialogue entre le locuteur et les auditeurs et entre le locuteur et lui-même, les collectifs s'échafaudent dans les relations entre les participants qui décident au fur et à mesure des connaissances à retenir et des messages à faire passer.

Ces récits ont quelque chose qui diffère de l'analyse des réseaux proposée par les chercheurs en sciences sociales. Car quand le narrateur « crée » une histoire, il identifie les événements, les personnes et les environnements qui habitent son récit, il forge des liens entre eux. Il mêle son sens aux leurs, les met en interaction et les oriente dans leurs transformations réciproques. Les narrateurs étaient des acteurs engagés autant dans leurs histoires que dans leurs projets. Une telle posture fait écho la question posée par Isabelle Stengers : « à qui sommes-nous fidèles ? » (Stengers, 2006). Notre travail a tenté de montrer comment se construisent de tels réseaux d'« attachements » et aussi comment ils « comptent » (Stengers, 1994). Car alors que les engagements restent la plupart du temps tacites, les récits les ont fait exister, pour le chercheur qui parlait autant que pour le groupe devant lequel il s'est exprimé. Ils ont fait appel au singulier, au ressenti, à l'événement, aux rapprochements inédits et aux décisions prises. Ce sont là les « ficelles » du récit, mais notre travail laisse imaginer que ce sont aussi les ressorts du travail scientifique, bien masqués derrière le caractère générique de son questionnement.

Les récits sont aussi des archipels de relations et de sens... Cette expérience a souligné l'importance pour un chercheur de produire un examen lucide du lien existant entre son propre point de vue de producteur de connaissances et les diverses expériences dans lesquelles il est engagé. Et elle a renvoyé à la nécessité d'être capable de se présenter de manière ouverte et inventive, ce qui souligne d'une autre manière l'utilité des paroles ordinaires dans ces nouveaux paysages organisationnels.

Acknowledgments

Ce travail a également associé Laurent Dobremez (CEMAGREF), Emmanuel Guisepelli (GIS Alpes du Nord), Raphaël Larrère (INRA), Valérie Michel (SUACI-GIS Alpes du Nord) et Yves Pauthenet (SUACI-GIS Alpes du Nord). Il a bénéficié de l'appui du Ministère français de l'écologie et du développement durable dans le cadre du programme « Action publique, agriculture et biodiversité » (2003-2006).

References

- Arrault J.B., 2005. Du toponyme au concept ? Usages et significations du terme archipel en géographie et dans les sciences sociales, *Espace Géographique*, 4, 315-328
- Austin, D. E., 2004. Partnerships, Not Projects ! Improving the Environment through Collaborative Research and Action. *Human Organization* (63) 4, pp. 419-430.
- Bakhtin, M., 1984. *Problems of Dostoevsky's Poetics*, ed. And tr. Caryl Emerson. Mineapolis, University of Minnesota Press.
- Bakhtin M.,1981. Epic and Novel. in *The Dialogic Imagination*, Michael Holquist (Eds) Austin, University of Texas Press.
- Becker, H. S., 1998. *Tricks of the Trade: How to Think about Your Research While You're Doing It*. Chicago, The University of Chicago Press.
- Bennett, J. W., 1996. Applied and Action Anthropology: Ideological and Conceptual Aspects. *Current Anthropology* (37) 1, pp. S23-S53.
- Bertaux, D., 1997. *Les récits de vie*. Paris, Nathan.

- Bland W. L. and M.M. Bell, 2007. A holon approach to agroecology, *International Journal of agricultural sustainability*, 5 (4) : 280-294.
- Bruner, J., 2005. *Pourquoi racontons-nous des histoires ? Le récit au fondement de la culture et de l'identité individuelle*. Paris, éd. Retz.
- Citton, Y., 2010. *Mythocratie. Storrytelling et imaginaire de gauche*. Edition Amsterdam.
- Callon, M., P. Lascoumes, and Y.Barthe, 2001. *Agir dans un monde incertain : essai sur la démocratie technique*. Paris, Editions du Seuil.
- Callon, M. and A. Rip, 1992. "Humains, non humains : morale d'une coexistence", in Theys J.and Bernard Kalaora (eds) *La Terre outragée. Les experts sont formels*. Paris, Autrement: 140-156.
- Charles, L. and N. Ward, 2007. Generating Change through Research : Action Research and its Implications. Newcastle Upon Tyne, Centre for Rural Economy Discussion Paper Series No. 10.
- Connely, F. M. and D. J. Clandinin, 1990. Stories of Experience and Narrative Inquiry. *Educational Researcher* **19** (5): 2-14.
- Czarniawska-Joerges, B. 1995. Narration or Science? Collapsing the Division in Organization Studies, *Organization* **2** (11): 11-33.
- Deleuze, G. and C. Parnet, 1987. *Dialogues*. New York: Columbia University Press.
- Gare, A., 2001. Narratives and The Ethics and Politics of Environmentalism : The Transformative Powers of Stories, Theory et Science, *Theory and Science* **2** (1) <http://theoryandscience.icaap.org/content/vol002.001/04gare.html> (consulted on June 10th 2011).
- Genette, G., 1972. *Figures III*. Paris, éd. Le Seuil.
- Giroux, N. and L. Marroquin, 2005-6. L'approche narrative des organisations, *Revue française de gestion* (159): 15-42.
- Gondard P., 1998. "L'archipel revisité", in Guillaud et al. *Le voyage inachevé...à Joël Bonnemaïson*, Paris : Éd. de l'ORSTOM : 225-231.
- Guillaud D., Seysset M. and A. Walter, 1998. *Le voyage inachevé...à Joël Bonnemaïson*, Paris, Éd. de l'ORSTOM : 775 p.
- Hemment, J., 2007. Public Anthropology and the paradoxes of participation : Participatory Action Research and Critical Ethnography in Provincial Russia, *Human Organization* (66) **3**: 301-314.
- Hubert, B., 2002. Le traitement du long terme et de la prospective dans les zones ateliers (suite). Les rapports entre chercheurs et acteurs, *Natures Sciences Sociétés* (10) **4** : 51-62.
- Kahane, B., 2005/6. Les conditions de cohérence des récits stratégiques. De la narration à la nar-action, *Revue française de gestion* (159): 125-147.
- Lamphere, L., 2004. The Convergence of Applied, Practising, and Public Anthropology in the 21st Century, *Human Organization* (63) **4**, pp. 431-443.
- Latour, B. 1995. *Le métier de chercheur - Regard d'un anthropologue*, Paris, INRA éditions.
- Latour, B. 2004. *Politics of Nature : How the bring the sciences into democracy?* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.
- Latour, B., P. Maugin, et al. 1991. Une méthode nouvelle de suivi socio-technique des innovations : Le graphe socio-technique. In D. Vinck (eds) *Gestion de la recherche - Nouveaux problèmes, nouveaux outils*. Bruxelles, De Boeck: 419 - 478.
- Latour, B. and S. Woolgar, 1979. *Laboratory Life: the Social Construction of Scientific Facts*. Beverly Hills, Sage Publications : 272 p.
- Larrère, R., and P. Fleury, 2004. Malentendus, incompréhension et accords dans la gestion de la biodiversité, *Fourrages* (179): 307-318.
- Law, J., 1994. *Organizing modernity*, Oxford UK & Cambridge USA, Backwell.
- Lorino, P., 2005. Contrôle de gestion et mise en intrigue de l'action collective, *Revue française de gestion* **31**(159): 189-211.
- Masson, N., P. Fleury, et al., 2000. *Alpages et prairies de montagne. Un patrimoine biologique et agricole*. Chambéry, Ed. Parc National de la Vanoise.

- Mermet, L., 2005. Des récits pour raisonner l'avenir. Quels fondements théoriques pour les méthodes de scénarios ? in L. Mermet, *Etudier des écologies futures - Un chantier ouvert pour les recherches prospectives environnementales*, Bruxelles, éd. P.I.E.-Peter Lang. **5**: 187-207.
- Molino, J. and R. Lafhail-Molinok 2003. *Homo Fabulator - Théorie et analyse du récit*. Boucherville (Québec), Léméac / Actes Sud.
- Monceau, G., 2005. Transforming the practises to know them. Action-Research and Teaching Professionalization, *Educacao e Pesquisa* **31**(3): 467-482.
- Mougenot, C., 2011. *Raconter le paysage de la recherche*, éd. QUAE, Paris.
- Petit, S., P. Fleury, et al., 2008. Raconter la recherche intervention. Retour sur Trois opérations de gestion de la biodiversité, *Natures Sciences Sociétés* **14**(4): 326-336.
- Polletta, F., 2006. *It was like a fever. Storytelling in protest and politics*. Chicago and London, The University of Chicago Press.
- Ricoeur, P., 1984. *Time and Narrative*. Vol. I. Chicago, University of Chicago Press.
- Roybin, D., P. Fleury, et al., 2001. Conduites de recherches pluridisciplinaires en partenariat et apprentissages collectifs. Le cas du GIS Alpes du Nord, *Sciences, Natures, Sociétés* **9**(3): 16-28.
- Salmon, C., 2007. *Storytelling : Une machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris, La Découverte.
- Schapp, W., 1992. *Empêtrés dans des histoires, L'être de l'homme et de la chose*. Paris, éd. du cerf.
- Serres, M., 2004. *Rameaux*. Paris, Le pommier.
- Stengers, I., 1994. Une autre science ?, *Sextant* (2): 145-156.
- Stengers, I., 1998. "Qu'est-ce que la science a décidé de ne pas savoir ?", in M. Cazenave, *Dictionnaire de l'ignorance. Aux frontières de la science*, Paris, Albin Michel: 278-286.
- Stengers, I., 2006. *La vierge et le neutronimo - Les scientifiques dans la tourmente*. Paris, Le Seuil.
- Veyne, P., 1978. *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil.
- Villette, M., 1994. *L'art du stage en entreprise*. Paris, La Découverte.
- Vinck, D., 1999. Les objets intermédiaires dans les réseaux de coopération scientifique, *Revue française de sociologie* **XL**(2): 385-414.